

Elle ne fait rien, là. Ne tient rien, ni livre ni ouvrage, dans ses mains qui reposent simplement sur ses cuisses, deux marques blanches dans la pénombre qui confond toute chose, deux clartés fragiles et comme à l'abandon. Le soir ne livre d'elle que ces deux ailes au repos, et puis, un peu plus haut, son visage de profil, légèrement incliné, offert comme un portrait, presque lumineux, à mesure que la nuit gagne dans la pièce. Nuit couleur de silence, avec cette douceur immobile, cette bienveillance de vitrail qui rayonne. Avec aussi la grâce naïve de ces cheveux simplement retenus sur la nuque par un ruban fleuri.

Quiconque fréquente Anna l'aime pour cette douceur-là, si bien accordée à celle des ciels de ce pays, qui semblent toujours se courber, s'infléchir, et border le cours des collines d'une clarté qu'on aimerait toucher pour en sentir la soie; mais aussi ciels souvent chavirés par les grands souffles de l'ouest, et gris de fer sous l'horizon quand le vent est à l'émeute.

Elle peut rester ainsi de longs moments, et même tout une après-midi, avec parfois l'alibi d'une lecture, l'excuse d'un travail urgent pour sa classe; et son regard alors quitte de lui-même les lignes imprimées d'un livre ou bien le désordre des calligraphies malhabiles pour se reposer simplement sur les objets, les effleurant à peine, glissant plutôt de l'un à l'autre, et tiré comme par un fil invisible.

On dit d'elle qu'elle est belle, versant au crédit de sa beauté cette sorte de non-

chalance, selon certains, et qui confond dans un même mouvement d'abandon tous ses gestes ; on ne cherche même pas d'abord à saisir le détail de ses traits : et peu importe au fond qu'ils soient réguliers ou qu'ils répondent à telle ou telle exigence de la mode, puisque ce qui compte, c'est cet écoulement souple et continu où elle vous entraîne.

Ainsi peut-on rêver sur Anna comme on se laisse envelopper par une suite musicale, rien qu'à la voir aux tâches les plus simples, prenant tout objet, ceux du ménage ou d'autres plus graves et plus gracieux, bibelots ou bijoux, comme on se libère des subtilités d'un jeu d'adresse, les entraînant, comme tout ce qui l'approche, sous son règne, les conduisant au seuil de ses lointains intérieurs.

Elle est ainsi devant ses livres, elle ne donne pas l'impression qu'elle les lit, qu'elle y découvre de l'inconnu, qu'elle s'attend à chaque page à la surprise ; tout au contraire, les ravissant aux voies étroites et besogneuses de l'analyse, elle fait d'eux sa demeure, les ensemeince d'elle, les transformant en son propre poème.

Et cela fascine les élèves. Les moins doués restent sous le charme de sa voix, pressentant bien qu'une personne, là, une femme de surcroît, un être vivant et vulnérable, et dont le corps et la chair offerts en permanent spectacle soulèvent tant de questions, inspirent tant d'inquiétudes, se risque vers eux et s'offre sans armure ; et ils disent plus tard, au hasard des rencontres d'anciens, combien cette parole

soudaine leur a semblé fraternelle, comparée aux postures, aux défenses, ou bien aux dérobadés de beaucoup d'autres enseignants, même s'ils ne la comprennent pas toujours : et ils montrent par là ingénument qu'ils n'étaient pas éloignés de tout comprendre. Les meilleurs l'observent silencieusement, l'accompagnent du regard quand elle va et vient dans la salle, ou qu'elle se tourne vers le tableau du même mouvement toujours continué et paresseux ; et parmi eux quelques-uns l'admirent, ou l'aiment tout simplement, pour sa vérité, quand d'autres, qui suivent la voie étroite du succès, la jugent discutable : discutables, son éloquence, qu'ils trouvent un peu savourée, un peu artiste, ses interprétations, ses notes, ses appréciations ; discutable tout cela à leurs yeux dociles, comme à ceux des parents souvent partagés ; discutable bien sûr pour l'Administration et les corps d'inspection, toujours vigilants et calibrés au millième. Elle est bien cette petite, mais.

Si souvent, depuis toujours, Anna a senti sur elle le poids de cette réticence : elle est bien, mais ; mais trop rêveuse peut-être, et distante, si peu soucieuse des contingences qu'elle semble à tous quelqu'un d'à-côté, quelqu'un d'un peu plus loin. Mais tout cela ne la gêne pas, elle n'a jamais souffert du regard intrigué des autres ; ou si peu : peut-être, oui, quand elle était plus jeune et qu'il fallait constamment répondre de soi ; à sa mère, par exemple, à l'étonnement de cette femme si conforme et si juste à la fois

devant les dérobadés de sa fille, et qui souriait, mi-joueuse mi-sévère, à la voir pianoter sur son livre, les yeux outrepassant les lignes, et qu'on surprenait le plus souvent posés, comme on dit, dans le vague, lui adressant alors l'air de rien la question rituelle : à quoi penses-tu, ou encore : à quoi rêves-tu ; cette même question qui ricocherait par la suite de bien des horizons, et à laquelle comme de juste elle ne saurait répondre.

Pas même lorsque la lui poseraient ses amoureux, ses quelques rares amants, tous hôtes de passage, comme elle se le dit parfois en souriant à cette référence livresque, elle qui se sent si éloignée de toute grandiloquence. À ceux-là non plus elle ne pourrait répondre ; à ceux-là qu'elle sait pourtant tenir de si près, et qui lèvent en elle un feu qui ne cesse de la surprendre elle-même, un feu qui les rend, elle et son passant fugace, amoureux de l'amour, émerveillés, avant de se disjoindre. Et ce passant donc s'inquiète de la même manière que tous les autres de ses pensées secrètes, quand elle, qui n'a rien de plus à dire, se laisse simplement aspirer par elle-même, sombrant dans sa rêverie comme en un doux sommeil, avec ce corps chaleureux à ses côtés, et le sien, et la joie qu'ils ont eue, qu'elle oublie.

Ainsi est-elle peu à peu entrée en solitude, une fois traversées l'adolescence et la prime jeunesse du même pas égal, et selon la même juste mesure, comprenant au hasard des rencontres et au bruit du monde la difficulté et la nécessité de ne

devoir après tout rendre de compte et répondre de soi qu'à soi-même; et c'est aussi l'une des rares paroles qu'elle ait retenues de son père, le revoyant lâcher ces mots du ton joyeux qu'il employait chaque fois qu'il se sentait devenir grave, se référant bien sûr lui-même à son propre père, et donc au grand-père aventureux et idéal qu'elle avait à peine entrevu enfant, et dont elle gardait cependant entre autres vives images celle d'une forme sèche vêtue de blanc à laquelle elle associe toujours la photo de Rimbaud au Harrar.

Ces silhouettes-là ne sont plus maintenant que des ombres dans la grande maison; les visages qu'elle a tant aimés, tant chéris malgré la crainte et la pudeur, se glissent parfois encore entre elle et les choses, le soir, bien sûr, où il lui semble les sentir à son épaule. Et ce sont eux peut-être, effectivement, qui la regardent passer d'une pièce à l'autre, faisant ouvrir pour elle, comme dans les contes, les portes, allumant des candélabres, dressant la table pour la fête; eux qu'elle retrouve soudain sur le visage étranger d'un neveu ou d'une nièce, dans un tic, une posture involontaire, comme si le temps pouvait se retourner sur lui-même.

Et peut-être le peut-il en effet, peut-être, songe-t-elle parfois, la mort n'est-elle rien d'autre, même horrible et sauvage, qu'une volte, la dernière donne, qu'il ne faudrait pas craindre, mais vouloir malgré tout, et attendre, pour l'inconnu qu'elle est, simplement.

Attendre, c'est son mot.